

論錯信在愛情關係中的呈現： 以馬里伏為例

朱鴻洲*

中國醫藥大學

摘要**

馬里伏探索與檢視人心情感的真理從未停歇。為了能抓住這個真理，他透過作品，呈現各種阻礙人認識自我的謊言。本論文主要針對馬里伏劇作中一種特殊的謊言進行研究：錯信。錯信的特殊性在於它具有結合真誠與謊言的曖昧性。而這項特質讓我們難以對它定義與掌握。這也是本論文多次引用沙特對於錯信的理論性分析的主因。事實上，沙特是第一位針對錯信行為的特色、運作機制與矛盾進行深入分析的哲學家。論文的主要目標在於對錯信在馬里伏劇作中的呈現進行研究。為了說明錯信在馬里伏劇作中的眾多表現情境，論文的研究將集中於愛情關係的面向。此外，本文對於錯信論述的研究，同時也提供理解馬里伏式風格語言的另一種觀點。總之，若這項研究的主要目的在於了解馬里伏的人物為何與如何能夠欺騙自我，它也讓我們看到，對馬里伏而言，即便到劇情終了，錯信所引發的問題從未得到真正的解決之道。

關鍵詞：馬里伏、錯信、謊言、真誠

* 中國醫藥大學通識教育中心教授

** 本文為國科會補助專題研究計畫之部分研究成果。計畫編號：110-2410-H-039-006。

The Representation of Bad Faith in Love Relationships: Taking Marivaux as an Example

Hung-Chou Chu*

China Medical University

Abstract**

Marivaux never stops exploring and examining the truth of the human heart. To grasp this truth, through his works, he presents many different kinds of lies that prevent self-knowledge. This article proposes to study a special form of lying in Marivaux's plays: bad faith. The peculiarity of bad faith lies in its ambiguity – a mixture of sincerity and lies – which makes it difficult to define and grasp. This is the main reason why this paper refers often to Jean-Paul Sartre's theoretical analysis of bad faith. In fact, Sartre was the first philosopher to conduct an in-depth analysis of the characteristics, mechanisms and contradictions of bad faith. The main objective of this thesis is to study the presentation of bad faith in several of Marivaux's plays. To illustrate the numerous representations of bad faith in this theater, we focus on the aspect of love relationships. Moreover, by studying the discourse of bad faith, this article also provides an alternative perspective on the comprehension of marivaudage. Finally, if the main purpose of this research is to understand why and how Marivaux's characters can deceive themselves, we also want to show that for Marivaux, even until the end of the play, the problems caused by bad faith have never been truly solved

Key words: Marivaux, bad faith, lies, sincerity

* Professor, Center for General Education, China Medical University

** The article is a result of a research project sponsored by National Science and Technology Council, Taiwan, project number: 110-2410-H039-006.

La mauvaise foi dans les relations amoureuses chez Marivaux

Hung-Chou Chu*

Université de Médecine Chinoise

Résumé**

Marivaux ne cesse de chercher la vérité du cœur humain. Pour saisir cette vérité, dans ses œuvres, il montre toutes sortes de mensonges qui empêchent la connaissance de soi. Cette contribution se propose d'étudier une forme spéciale de mensonge dans le théâtre marivaudien : la mauvaise foi. La particularité de la mauvaise foi consiste dans son ambiguïté – mélange de sincérité et de mensonge – qui la rend difficile à saisir et à définir. C'est pourquoi, dans cet article, nous nous référons souvent à Jean-Paul Sartre, premier philosophe à avoir relevé les caractéristiques, les fonctionnements et les paradoxes de la mauvaise foi. Nous étudions la représentation de ce thème dans plusieurs pièces de Marivaux. Pour montrer l'omniprésence de la mauvaise foi dans ce théâtre, nous nous concentrerons sur les relations amoureuses. Par ailleurs, en étudiant le discours de la mauvaise foi, nous nous efforcerons de proposer en même temps un autre regard sur la notion du marivaudage. Enfin, si le but essentiel de cette recherche consiste à savoir pourquoi et comment les personnages de Marivaux en viennent à se mentir, nous voulons montrer aussi qu'aux yeux de Marivaux, la question de la mauvaise foi ne cesse de se poser jusqu'à la fin de la pièce.

Mots-clés: Marivaux, mauvaise foi, mensonge, sincérité

* Professeur, Centre d'Éducation Générale, Université de Médecine Chinoise

** Cet article s'inscrit dans le cadre d'un projet de recherche subventionné par le Ministère de la Science et de la Technologie : 110-2410-H039-006.

1. Introduction

Pour Marivaux, la qualité primordiale chez un être humain est la sincérité, et le monde dont il rêve est un monde vrai. Ses œuvres ne cessent de montrer que ce qui empêche le plus l'homme d'être « vrai », c'est la vanité. Dans *L'Indigent Philosophe*, il dit : « il n'y que les vanités fines et souples qui me révoltent. » (Marivaux, *Journaux et œuvres diverses* 315) Qu'entend-il par là ? Il semblerait que cette formulation vise principalement les différents visages de la fausse modestie. En revanche, dans beaucoup de ses œuvres de fiction, Marivaux met en scène une autre « vanité souple », à savoir la coquetterie, attitude dont la « souplesse » consiste à user de moyens raffinés pour séduire. Dans cet article, nous essayons de montrer qu'il existe encore une troisième sorte de vanité « fine et souple » chez Marivaux : la mauvaise foi. C'est un comportement humain éminemment ambigu : un mensonge sous le masque de la sincérité.

L'importance de la mise en scène du discours mensonger chez Marivaux n'a pas manqué d'être soulignée par certains critiques. Par exemple, en parlant de la pièce de Marivaux *Les Sincères*, Frédéric Deloffre et Françoise Rubellin résument la préoccupation centrale des œuvres de Marivaux en ces termes : « Toute son œuvre est en effet une quête passionnée de la vérité du cœur, à travers toutes les formes de mensonge dont elle s'enveloppe. » (Marivaux, *Théâtre complet* 1620) En effet, le mensonge est bien l'obstacle qui empêche le personnage marivaudien d'accéder à la vérité de son cœur. Non seulement il est omniprésent dans l'œuvre de Marivaux, mais il se présente aussi sous différentes formes. Si, à nos yeux, cette problématique mérite une étude approfondie, c'est encore pour une autre raison : il est difficile de l'éviter. Plus que les facteurs sociaux¹, c'est la nature humaine, en elle-même, qui rend la sincérité quasiment impossible. D'après Marivaux, ce sont l'orgueil, la vanité, l'amour propre et la coquetterie qui sont l'origine de la difficulté d'être sincère. Plus précisément, sous l'emprise de ces sentiments qui relèvent des maladies du « moi », les personnages s'efforcent d'avoir raison à tout prix, même au risque d'être menteurs, à leur insu.

Néanmoins, le mot menteur n'est pas le terme exact pour qualifier le personnage marivaudien : le fait que celui-ci ne dise pas la vérité, au sens strict du terme, n'en fait pas un menteur pour autant. Par conséquent,

¹ Cf. : « N'espérez plus de candeur, de franchise, d'équité, de bon offices, de services, de bienveillance, de générosité, de fermeté dans un homme qui s'est depuis quelque temps livré à la cour, et qui secrètement veut sa fortune. » (La Bruyère 203).

sachant qu'il existe, comme le disent Deloffre et Rubellin, une multiplicité de formes de mensonge dans l'œuvre de Marivaux, il nous faudra essayer d'en déterminer, autant que possible, la nature exacte. Cette recherche a donc pour but de démontrer la nuance entre le mensonge proprement dit et le mensonge tel qu'il s'incarne dans le personnage marivaudien. Le fait est que ce dernier manifeste souvent un refus entêté de reconnaître une évidence. Or, ce point commun à tous les personnages marivaudiens est justement la caractéristique essentielle de ce mécanisme obscur, mais souple et raffiné, qu'on nomme mauvaise foi, une forme spéciale de mensonge, qui les empêche de se connaître.

Mais qu'est-ce que la mauvaise foi ? Selon *Le Trésor de la langue française*, cette expression signifie : « Absence de sincérité, de franchise, de loyauté dans les intentions, dans la manière d'agir »². « Etre de mauvaise foi », c'est « savoir fort bien que l'on ment ». Si le discours de la mauvaise foi ressemble au mensonge, il en diffère aussi par certains aspects. En effet, un menteur, au sens strict du terme, est quelqu'un qui affirme une chose fausse tout en étant conscient de son mensonge, tandis que l'être de mauvaise foi croit – osons le paradoxe : « sincèrement » – avoir raison et, selon ce système mental qu'il est le seul à éprouver de manière opaque, dit la « vérité ». On voit donc, d'ores et déjà, que la mauvaise foi est un acte beaucoup plus complexe et plus difficile à cerner que le mensonge.

Nous allons étudier les œuvres de Marivaux pour montrer la représentation de la mauvaise foi, qui peut être considérée comme une sorte de « masque invisible »³. Eu égard à la complexité de la problématique qu'il nous faut traiter, pour mener à bien cette recherche, nous nous appuyons souvent sur les analyses de Jean-Paul Sartre sur la mauvaise foi. Notons tout d'abord que la généalogie de la réflexion sur la mauvaise foi est très différente chez les deux auteurs : Marivaux est un représentant de la philosophie morale qui se propose d'étudier principalement la vanité humaine ; Sartre est un philosophe existentialiste dont le but est d'illustrer la démission de l'homme devant un libre choix.

² atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv5/search.exe?51;s=3325672005;cat=1;m=mauvaise+foi;

³ Marivaux souhaite l'avènement d'un monde nouveau, – un monde « vrai ». Ce qui différencie les habitants d'un tel monde de ceux du monde imparfait que nous connaissons, « c'est qu'en vivant ensemble, ils se montrent toujours leur âme à découvert, au lieu que la nôtre est toujours masquée. » (Marivaux, *Journaux et œuvres diverses* 389).

Conscient des spécificités sociales et historiques de l'époque de Marivaux et de celle de Sartre, nous souhaitons préciser les raisons de notre recours à une théorie moderne pour éclairer les œuvres d'un auteur du XVIII^e siècle. Bien que la mauvaise foi soit un phénomène atemporel, et qu'elle puisse affecter tous les domaines de la vie, il a fallu attendre le XX^e siècle et Jean-Paul Sartre, pour qu'elle fasse l'objet d'une monographie, qui en étudie différents aspects : sociologique, philosophique et psychologique. A l'origine, Sartre s'est intéressé à la mauvaise foi avant tout pour mieux expliquer sa doctrine d'existentialisme. Les actes de mauvaise foi, - par exemple, celui du garçon de café⁴ que l'auteur analyse dans *l'être et le néant*, - lui servent, en effet, à démontrer la négation de la liberté humaine consécutive à l'angoisse devant un libre choix. Pour Sartre, l'homme de mauvaise foi crée ainsi son propre néant et son non-être, ou, en d'autres termes, il devient un être en-soi (le contraire de l'être pour-soi). Mais ce qui nous intéresse avant tout dans la théorie sartrienne, ce n'est pas son côté métaphysique mais bien l'idée cruciale que Sartre y a soulevée : la mauvaise foi représente une fuite devant la responsabilité. A nos yeux, les analyses menées par Sartre sont inspirantes pour mieux comprendre les ressorts profonds de ce phénomène complexe, peu importe les époques. Cela étant dit, nous n'avons pas pour autant l'intention d'appliquer à la lettre la conception existentialiste de Sartre sur les œuvres de Marivaux. Juste nous en inspirer pour déchiffrer, autant que possible, le mystère, l'ambiguïté et le mécanisme psychologique de la mauvaise foi chez les personnages marivaudiens.

Nous essaierons ainsi d'approfondir, autant qu'il se peut, les questions suivantes : quelle est la différence entre la mauvaise foi et le mensonge ? Quel est le degré de conscience dans la mauvaise foi ? Comment est-il possible de se mentir à soi-même ? Quels sont les paradoxes inhérents à l'acte de mauvaise foi ? Notre but est de mieux connaître l'opacité de l'être humain⁵ et de saisir les fonctionnements de ce mécanisme humain et, par conséquent, de mieux comprendre l'auto-aveuglement des personnages marivaudiens. Il faut souligner par ailleurs que la mauvaise foi s'appuie beaucoup sur l'expression langagière. L'étude sur le discours de la mauvaise foi, que nous proposerons également dans ce travail, peut ainsi contribuer, nous l'espérons, à la meilleure connaissance de la question du

⁴ Cf. (Sartre 94-95).

⁵ Cf. : « En fait, l'être est opaque à lui-même précisément parce qu'il est rempli de lui-même. » (Sartre 32).

marivaudage.

On sait que l'amour est le sujet dominant dans le théâtre de Marivaux. Ce sont donc les relations amoureuses - et plus précisément le refus de l'amour et l'inconstance amoureuse - qui nous serviront de champ d'application pour montrer l'omniprésence de la mauvaise foi chez Marivaux.

2. Le refus de l'amour

L'amour est au cœur du théâtre de Marivaux, avons-nous dit. Tout en étant conscient qu'il s'agit là d'un thème considéré par beaucoup comme usé à force d'être ressassé dans la littérature depuis la nuit des temps, Marivaux entend exploiter la richesse de ce sentiment et fait le pari des « surprises » que l'amour peut réserver. Loin d'être une « bagatelle », aux yeux de Marivaux, il n'existe guère de sujet « sur lequel le sage puisse exercer ses réflexions avec plus de profit pour les hommes. » (Marivaux, *Journaux et œuvres diverses* 139) En effet, ce qui intéresse Marivaux dans l'amour, ce n'est nullement la passion amoureuse, telle qu'a pu la connaître, par exemple, avant lui, le héros racinien et, après lui, le héros romantique, mais plutôt les sentiments humains qui gravitent autour du sentiment d'amour. Face à l'amour, les personnages de Marivaux ne perdent jamais le contrôle d'eux-mêmes. S'il leur arrive d'être aveuglés, c'est pour d'autres raisons. Le fait est que non seulement ils ne subissent pas la passion amoureuse, mais encore, tout en « aimant », ils se veulent plus raisonnables que jamais. L'amour ne réchauffe pas le cœur des personnages marivaudiens, au contraire, il provoque en eux plus de froideur, d'indifférence, voire de la haine et du mépris. L'amour n'est pas attirant, mais repoussant, pour eux ; il est une force de séparation plutôt que de liaison. Or, à notre sens, cette volonté féroce de vouloir toujours avoir le dessus dans une relation amoureuse, est liée souvent à l'amour propre et à la vanité, et ne peut être réalisée qu'à l'aide de la mauvaise foi. Ce que nous allons voir en premier, c'est le refus de l'amour.

Dans *Le Jeu de l'amour et du hasard*, pendant toute la pièce, Silvia ne cesse de s'opposer aux opinions des autres en déployant toute son ingéniosité pour avoir raison à tout prix. Lorsque Lisette lui décrit le portrait idéal de l'homme qui lui est destiné, - « [...] Pardi, tout en sera bon, dans cet homme-là, l'utile et l'agréable, tout s'y trouve. » - Silvia réplique :

Silvia. Oui, dans le portrait que tu en fais, et on dit qu'il y ressemble, mais c'est un on-dit, et je pourrais bien n'être pas de ce sentiment-là, moi ; il est bel homme, dit-on, et c'est

presque tant pis.

Lisette. Tant pis, tant pis, mais voilà une pensée bien hétéroclite !

Silvia. C'est une pensée de très bon sens ; volontiers un bel homme est fat, je l'ai remarqué (Marivaux, *Théâtre complet* 886).

En apparence, le raisonnement de Silvia discrédite tous les hommes « beaux », comme si la beauté était ici un désavantage. Elle semble le dire avec conviction et bonne foi. Mais en réalité, la physionomie d'un époux est un critère important pour elle. L'expression « tant pis » prouve la mauvaise foi de Silvia : elle ne ment pas, mais nie l'évidence : toutes les filles aiment que leur époux soit beau. D'autre part, son préjugé sur le lien inévitable entre la beauté physique et la fatuité atteste aussi sa mauvaise foi.

Silvia n'est pas une femme qui manque de lucidité et de capacité d'observation. Ce qui l'empêche d'être totalement lucide, c'est sa confiance excessive en elle. Lorsqu'elle annonce à son père et à son frère qu'elle décide de se déguiser en servante afin de connaître vraiment Dorante, son frère lui dit qu'elle risque de conquérir le cœur du valet aussi bien que celui de son maître. Ce à quoi elle répond :

Silvia. [...] A l'égard de son valet, je ne crains pas ses soupirs, ils n'oseront m'aborder, il y aura quelque chose dans ma physionomie qui inspirera plus de respect que d'amour à ce faquin-là (893).

Apparemment, Silvia ne craint pas ce genre de conséquence. Elle dit simplement que, d'un côté, cela peut l'aider à connaître Dorante, de l'autre côté, elle peut maintenir une bonne distance avec le valet sans s'attirer d'ennuis. Ce qu'elle ne dit pas, c'est que la réussite présupposée de ce déguisement peut lui procurer un plaisir vaniteux : séduire en même temps deux personnes de différentes catégories sociales. Mais ce n'est pas la seule vérité cachée dans ce discours. Lorsqu'elle prétend vouloir inspirer du respect plutôt que de l'amour au valet, cette affirmation apparemment sincère et confiante est aussi de la mauvaise foi. Car, au fond, c'est le contraire qu'elle préférerait et qui lui plairait le plus. La mauvaise foi de Silvia a pour but de montrer un moi transcendant devant les autres. Son mécanisme consiste à nier ce qu'elle est - une vaniteuse, - et à feindre ce qu'elle n'est pas - une femme indifférente aux charmes de l'amour. La représentation de la mauvaise foi par la feinte est fréquente chez Marivaux, on peut la constater également dans deux autres pièces : *Les Fausses Confidences* et *Les Serments indiscrets*.

Dans *Les Fausses Confidences*, Araminte a appris que son intendant Dorante est fou amoureux d'elle et qu'il cherche à tout prix à entrer à son service. Observons sa réaction lorsque son serviteur Dubois lui conseille de le renvoyer :

Araminte. Y a-t-il rien de si particulier ? Je suis si lasse d'avoir des gens qui me trompent, que je me réjouissais de l'avoir, parce qu'il a de la probité ; ce n'est pas que je sois fâchée, car je suis bien au-dessus de cela.

Dubois. Il y aura de la bonté à le renvoyer. Plus il voit Madame, plus il s'achève.

Araminte. Vraiment, je le renverrai bien ; mais ce n'est pas là ce qui le guérira. D'ailleurs, je ne sais que dire à Monsieur Remy, qui me l'a recommandé, et ceci m'embarrasse. Je ne vois pas trop comment m'en défaire, honnêtement.

Dubois. Oui, mais vous ferez un incurable, Madame.

Araminte, *vivement*. Oh ! tant pis pour lui. Je suis dans des circonstances où je ne saurais me passer d'un intendant ; et puis, il n'y a pas tant de risque que tu le crois : au contraire, s'il y avait quelque chose qui pût ramener cet homme, c'est l'habitude de me voir plus qu'il n'a fait, ce serait même un service à lui rendre (1534).

Les raisons pour lesquelles Araminte rejette ci-dessus le conseil de Dubois de renvoyer Dorante représentent l'exemple le plus saisissant de sa mauvaise foi. Pour guérir Dorante de sa maladie d'amour elle propose une idée qui est à l'opposé de la logique de Dubois. Au lieu d'éloigner Dorante d'elle, elle pense à le faire habituer à la voir car c'est cela, qui, selon elle, le rendra raisonnable. Ce propos a l'air sincère. Mais, les explications d'Araminte sur la difficulté de renvoyer Dorante sont fallacieuses. En apparence, il est difficile de considérer ses fausses raisons comme un mensonge car Araminte n'est pas complètement consciente de sa motivation en donnant tous ces prétextes. Ici, face à l'ambiguïté des sentiments, la mauvaise foi représente un acte demi-lucide envers soi. A la différence du menteur, l'intention de l'auteur de la mauvaise foi n'est pas claire, avons-nous dit. Le menteur cherche à persuader son interlocuteur (le menti) alors que l'auteur de la mauvaise foi doit d'abord se persuader lui-même de son mensonge. Dans le cas d'Araminte, il s'agit précisément d'une « semi-persuasion »⁶ par le recours à une logique dictée par son

⁶ Nous empruntons ce concept à Ronald E. Santoni qui résume la notion de la

inconscient. C'est pourquoi, même si elle n'a pas l'intention de mentir, son discours peut être aussi considéré comme mensonger. Ainsi, en ce sens, c'est un mensonge sans menteur.

Dans *Les Serments indiscrets*, les deux protagonistes, Lucile et Damis, ont prévu de se marier, selon les souhaits de leurs pères respectifs. Mais Lucile, décrite par sa servante comme une « déesse raisonnable », est aussi une fille qui a une grande méfiance envers le mariage qui, à ses yeux, risque de dégrader la relation amoureuse. Damis, de son côté, ne veut pas non plus que sa liberté soit contrariée par le mariage. Après avoir appris le refus du mariage de Damis, Lucile lui propose de faire semblant de s'intéresser à sa sœur pour s'en sortir de cette situation embarrassante : une liaison non désirée par les deux protagonistes. Cette proposition devient une sorte de pacte discret entre eux : pacte qui consiste à ne pas conclure ce mariage. La connivence entre eux s'établit assez rapidement. L'affaire semble claire et simple à résoudre car il suffit que Lucile et Damis exécutent leur souhait commun. Mais dès le début, une remarque de Damis sur Lucile, avant qu'il ne voie cette dernière, change la donne. Ce petit incident provoque désormais une relation houleuse et une incommunicabilité perpétuelle entre eux, tout au long de la pièce, et rend leur coopération difficile. En effet, c'est en cachette que Lucile entend les propos de Damis la concernant : dans une conversation avec Damis, Lisette fait un éloge de sa maîtresse, éloge auquel Damis répond avec condescendance. Blessée, Lucile veut montrer sa dignité ou plutôt défendre sa vanité en répliquant à Damis avec ironie.

De son côté, malgré ses excuses, Damis n'arrive pas à apaiser la colère de Lucile. C'est pourquoi, dès le début de leur projet commun, les deux protagonistes ne cessent de recourir à la mauvaise foi pour se défendre ou pour s'accuser l'un l'autre. Lorsque Lisette propose à sa maîtresse de commencer la première à annuler le mariage, pour l'honneur du sexe féminin, Lucile affirme que c'est plutôt Damis qui devrait faire le premier pas. Voici la réponse de Damis : « Moi, commencer ! cela ne me siérait point, ce serait violer les devoirs d'un galant homme, et je ne perdrai point le respect, s'il vous plaît. » (Marivaux, *Théâtre complet* 1080). Damis refuse l'exécution du projet au nom du respect et de la galanterie masculine. Mais ce refus n'est pas si net qu'on pourrait le croire, car, en réalité, Damis est

mauvaise foi chez Sartre en ces termes : la mauvaise foi représente « pour Sartre un mensonge de haute qualité qui réussit à se persuader lui-même par le recours à un critère inventé et imparfait de semi-persuasion. » (Noudelmann 312).

tombé amoureux de Lucile dès leur première rencontre. C'est pourquoi les raisons de son refus de compromettre le premier cet accord est une mauvaise foi pour fuir sa volonté profonde.

Pour finir le premier désaccord entre eux, Lucile veut terminer cette dispute en disant : « [...] Vous passez pour un homme d'honneur, Monsieur ; on fait l'éloge de votre caractère, et c'est aux soins que vous vous donnerez pour me tirer de cette affaire-ci, c'est aux services que vous me rendrez là-dessus que je reconnaitrai la vérité de tout ce qu'on m'a dit de vous. Ajouterai-je encore une chose ? Je puis avoir le cœur prévenu, je pense qu'en voilà assez, Monsieur, et que ce que je dis là vaut bien un serment de ne vous épouser jamais ; serment que je fais pourtant, si vous le trouvez nécessaire. Cela suffit-il ? » (1081).

Pour convaincre Damis de faire le premier pas, Lucile suggère que cela peut l'aider à confirmer l'éloge des autres sur lui, et aussi servir à corriger ses préjugés à son égard. Apparemment, tout cela est dit avec bonne foi⁷. Néanmoins, relevons ce paradoxe vertigineux : c'est en rejetant, le premier, le projet du mariage auprès de la famille, que Damis confirmera ses qualités, aux yeux de Lucile. Cette mesure ne semble-t-elle pas contradictoire ?... En effet, la première partie du discours de Lucile, qui a l'air d'un compliment, est douteuse. On peut se demander si elle croit vraiment dans les qualités de Damis, ou s'il s'agit juste d'un prétexte (d'une feinte) pour le convaincre de faire le premier pas. On voit la vraie intention de Lucile dans la suite de son discours qui se transforme, subrepticement, en une accusation ironique contre Damis. C'est dans ce sens que l'on peut parler de la mauvaise foi de la jeune femme. Lucile cherche à blâmer Damis en toute occasion. Son but réel est de le contredire et de le pousser à prendre le premier la mesure nécessaire pour leur décision. Damis est d'accord avec cette idée, et il réplique :

Damis. [...] c'est à quoi je m'engage, non par des serments qui ne signifieraient rien, et que je fais pourtant comme vous si vous les exigez, mais parce que votre cœur, parce que la raison, mon honneur et ma probité dont vous l'exigez, le veulent ; et comme il faudra nous voir, et que je ne saurais partir ni vous

⁷ Pour expliquer qu'il y a l'anéantissement du système psychique chez un être de mauvaise foi, Sartre dit : « Celui qui s'affecte de mauvaise foi doit avoir conscience de sa mauvaise foi puisque l'être de la conscience est conscience d'être. Il semble donc que je doive être de bonne foi au moins en ceci que je suis conscient de ma mauvaise foi. » (Sartre 84).

quitter sur-le-champ, si, pendant le temps que nous nous verrons, il m'allait par hasard échapper quelque discours qui pût vous alarmer, je vous conjure d'avance de n'y rien voir contre ma parole, et de ne l'attribuer qu'à l'impossibilité qu'il y aurait de n'être pas galant avec ce qui vous ressemble. Cela dit, je ne vous demande plus qu'une grâce ; c'est de m'aider à vous débarrasser de moi, et de vouloir bien que je n'essuie point tout seul les reproches de nos parents : il est juste que nous les partagions, vous les méritez encore plus que moi. Vous craignez plus l'époux que le mariage, et moi je ne craignais que le dernier. Adieu, Madame, il me tarde de vous montrer que je suis du moins digne de quelque estime (Marivaux, *Théâtre complet* 1081).

Rappelons-nous : Damis est amoureux de Lucile dès leur première rencontre. Mais le refus catégorique de Lucile de l'épouser lui fait taire son amour naissant et discret. C'est pourquoi tout ce qu'il dit pour montrer sa coopération concernant l'annulation de leur mariage est un discours rempli de mauvaise foi : il doit feindre toujours d'être d'accord avec ce projet. Sous l'emprise de l'orgueil, il ne peut pas revenir en arrière. Néanmoins, le fait qu'il cherche des raisons plus nobles pour son engagement dans cette affaire est significatif. Il veut souligner que ce n'est pas par égoïsme, ni par sa propre volonté, mais pour son honneur et pour satisfaire l'exigence de Lucile qu'il le fait. Cette redéfinition de la nature de son engagement est de la mauvaise foi, de sa part. Car il n'est pas sûr qu'il veuille vraiment exécuter cette promesse. Il fuit la responsabilité de son acte. C'est pourquoi, après avoir prononcé ce discours, il se dit, à part : « Je suis au désespoir. » (1082) Cela prouve que Damis est conscient de la fausseté de son discours, mais comment expliquer sa mauvaise foi ? Selon Jean-Paul Sartre, l'acte de mauvaise foi représente le contraire de l'homme libre, qui nie sa liberté par l'angoisse devant un libre choix. La mauvaise foi signifie ainsi une fuite qui est dictée par l'angoisse devant l'incarnation du possible et, consécutivement, le besoin de « se rassurer » par le recul devant cette dernière. Tel, en effet, nous semble être le cas de Damis.

Le fait que, dans ce discours, Damis prévienne Lucile de la possibilité de sa trahison de cette promesse ou de son incapacité de bien respecter son engagement permet beaucoup d'interprétations possibles. En soulignant la nature involontaire, incontrôlable de cette trahison possible, Damis essaie encore une fois de fuir sa responsabilité. Non seulement il se méfie de lui-même en faisant beaucoup de compliments à Lucile, mais aussi, pour éviter l'arrivée possible de cette situation, il demande à Lucile de

l'aider à bien réaliser son engagement et de partager la responsabilité de l'échec de leur mariage devant leurs parents.

Mais pourquoi, pour Damis, Lucile mérite-t-elle plus de reproches de leurs parents que lui-même? La raison en est que, ce qu'il déteste, c'est le mariage et non l'épouse, tandis que, selon lui, pour Lucile, c'est l'inverse. Cela sous-entend qu'il ne déteste pas Lucile... Voilà une autre fuite devant la responsabilité... Ainsi, on peut constater que dans le discours de Damis, il y a beaucoup de vérités cachées. En dépit de sa bonne foi apparente, ses propos laissent beaucoup de place à l'ambiguïté. Bien qu'il soit plus ou moins conscient de cela, Damis ne peut pas s'empêcher de se défendre à cause de la mauvaise foi pulsionnelle. Il cherche à cacher ou à détourner le sens mensonger de ses paroles plus soigneusement en donnant beaucoup d'explications flatteuses et étourdissantes. Sa mauvaise foi représente ainsi avant tout « un mensonge à soi ».⁸ L'opération de sa mauvaise foi consiste à manœuvrer une double activité : confirmer son engagement et dégager sa responsabilité dans tous les sens. A nos yeux, la finesse de ce discours relève pleinement du marivaudage.

En comparaison avec Damis, Lucile semble encore moins au clair avec elle-même. En effet, si Damis recourt à la mauvaise foi, ce n'est qu'en tant qu'un amoureux désespéré. Quant à Lucile, sa mauvaise foi provient des passions humaines telles que l'amour-propre, la vanité et la jalousie. Lorsque Lisette, déformant la vérité, lui fait croire que sa sœur est éprise de Damis et essaie de le conquérir, Lucile se sent trahie et humiliée :

Lisette. Vous me surprenez ! N'avez-vous pas dit vous-même à Damis de paraître s'attacher à elle ?

Lucile. Vous confondez grossièrement les idées, et dans un petit génie comme le vôtre, c'est à sa place. Damis, en feignant d'aimer ma sœur, me donnait une raison toute naturelle de dire : Je n'épouse point un homme qui paraît en aimer une autre. Mais refuser d'épouser un homme, ce n'est pas être jalouse de celle qu'il aime, entendez-vous ? [...] (Marivaux, *Théâtre complet* 1089).

On sait que c'est Lucile qui a proposé à Damis de faire semblant de se

⁸ C'est là que se trouve l'un des paradoxes de la mauvaise foi : « celui à qui l'on ment et celui qui ment sont une seule et même personne, ce qui signifie que je dois savoir, en tant que trompeur, la vérité qui m'est masquée en tant que je suis trompé. Mieux encore, je dois savoir cette vérité pour me la cacher plus soigneusement [...] » (Sartre 83).

rapprocher de sa sœur pour faire croire aux gens qu'il aime une personne autre qu'elle. Le problème est qu'elle n'a pas prévu qu'un vrai attachement puisse naître entre les deux. Au moment où elle entend ces paroles de Lisette, elle est obligée de se défendre et de justifier son indignation. Cette nouvelle situation jette un discrédit sur la raison légitime de son refus du mariage avec Damis, car maintenant on peut croire que c'est par jalousie qu'elle le fait. Lucile se sent obligée de déclarer, en avance, que ce n'est point le cas. Pour se rassurer, elle ne cesse de souligner que Damis fait semblant d'aimer sa sœur. Elle veut se prouver qu'elle a tort d'être jalouse de cette relation. Ses arguments défensifs sont basés sur sa confiance en Damis. Néanmoins, il peut s'agir également d'une mauvaise foi, si cette confiance excessive n'est que se mentir à soi-même. Le fait qu'elle nie avoir de la jalousie envers sa sœur, son autojustification et son accusation imaginaire et préventive dans ce discours, sont, potentiellement, des actes de mauvaise foi. Elle essaie de manifester sa colère légitime mais ce qui est non-dit dans cette prétendue colère, ce sont : sa vraie jalousie, son amour propre blessé, et sa crainte de cette réalité nouvelle. Dans la mauvaise foi, il y a toujours une part de mensonge et de sincérité qui se mélangent et qui se fondent l'un dans l'autre. L'être de mauvaise foi manifeste un refus de pleine conscience et d'objectivité. Il manipule la vérité et préfère rester dans le flou.

Déstabilisée par cette nouvelle donne, Lucile s'efforce de montrer sa bonne foi envers Damis et sa sœur. Lorsque Lisette lui conseille d'engager sa sœur à aimer vraiment Damis, et de demander à Damis d'en faire autant, elle répond :

Lucile. [...] Pourquoi travailler à l'entêter d'un homme qui ne l'aimera point ? [...] Vous a-t-on demandé cette perfidie-là contre elle ? Est-ce que je suis assez son ennemie pour cela ? Y a-t-il de cruauté pareille au piège que vous lui tendez ? Vous faites le malheur de sa vie, si elle y tombe ; vous êtes donc méchante ? Vous avez donc supposé que je l'étais ? Vous me pénétrez d'une vraie douleur pour elle. Je ne sais s'il ne faudra point l'avertir ; car il n'y a point de jeu dans cette affaire-ci. Damis lui-même sera peut-être forcé de l'épouser malgré lui. C'est perdre deux personnes à la foi. Ce sont deux destinées que je rends funestes. C'est un reproche éternel à me faire ; et je suis désolée (1090).

Ce qui importe à Lucile, c'est que Damis fasse semblant de s'attacher à sa sœur, ni plus, ni moins. Le fait qu'elle s'en prend à l'idée de Lisette montre sa bienveillance envers sa sœur et Damis. Son discours est

apparemment rempli d'empathie et d'altruisme, et semble sincère : elle ne voudrait pas être responsable d'une union mal assortie, à ses yeux. Mais cette empathie n'exclut pas son égoïsme qui cherche (in)consciemment à empêcher le « risque » d'une vraie relation amoureuse entre Damis et sa sœur, susceptible de provoquer sa jalousie réelle. Au fond, derrière son souci des autres on détecte aisément le souci d'elle-même. C'est là que se trouve la double activité de la mauvaise foi. Lucile préfère rester dans le flou pour ne pas savoir quelle est sa vraie motivation.

Dans Acte II, Scène VIII, on assiste à la deuxième dispute entre Lucile et Damis, concernant la découverte possible par leurs parents respectifs de leur refus du mariage.

Lucile. Ils ne le voient point ?

Damis. Non, Madame, ils ne sauraient le voir ; cela n'est pas possible ; il y a de certaines figures, de certaines physionomies qu'on ne saurait soupçonner d'être indifférentes. Qui est-ce qui croira que je ne vous aime pas, par exemple ? Personne. Nous avons beau faire, il n'y pas d'industrie qui puisse le persuader.

Lucile. Cela est vrai, vous verrez que tout le monde est aveugle ! Cependant, monsieur, comme il s'agit ici d'affaires sérieuses, voudriez-vous bien supprimer votre *Qui est-ce qui croira*, qui n'est pas de mon goût, et qui a tout l'air d'une plaisanterie que je ne mérite pas. Car, que signifie, je vous prie, ces physionomies qu'on ne saurait soupçonner d'être indifférentes ? Eh ! que sont-elles donc ? je vous le demande. De quoi voulez-vous qu'on les soupçonne ? Est-ce qu'il faut absolument qu'on les aime ? Est-ce que j'ai une de ces physionomies-là, moi ? Est-ce qu'on ne saurait s'empêcher de m'aimer quand on me voit ? Vous vous trompez, Monsieur, il en faut tout rabattre ; j'ai mille preuves du contraire, et je ne suis point de ce sentiment-là. Tenez, j'en suis aussi peu que vous, qui vous divertissez à faire semblant d'en être ; et vous voyez ce que deviennent ces sortes de compliments quand on les presse (1093).

Dans ce dialogue, Damis essaie d'assurer Lucile qu'il est impossible que leurs parents soient au courant de leur décision. Car personne ne peut croire qu'il puisse être indifférent en face d'une personne comme elle. Autrement dit, il flatte indirectement sa physionomie. Mais cet éloge à peine caché suscite curieusement et paradoxalement une vive réaction de la part de Lucile. Elle n'est pas contente de la façon de parler de Damis. Elle

la juge trop frivole et plaisante ; à ses yeux, le compliment de Damis manque de sérieux et de sincérité. Au lieu de se sentir flattée, Lucile réplique donc avec une série de questions pressantes. Toutes ces questions attestent sa mauvaise foi, car la vérité qu'elle exige de Damis est assez évidente pour elle... Sa mauvaise foi consiste à s'assurer que son charme est réellement irrésistible et non pas qu'il fasse l'objet d'une plaisanterie de la part de Damis. Jusqu'au bout de ce discours, Lucile reproche à Damis le manque de spontanéité et d'authenticité dans ses compliments. Et l'origine de cet acharnement réside toujours dans son amour propre démesuré.

Lorsque le projet initial de Lucile de ne pas conclure le mariage semble pouvoir réussir, elle commence à changer de stratégie : elle cherche à savoir si Damis aime vraiment sa sœur. Elle essaie de convaincre cette dernière de renoncer au mariage avec lui. Sans succès et sans issue dans cette entreprise, elle ne peut que s'en prendre à Lisette en l'accusant de l'avoir instruite contre le mariage.

Lucile. [...] Depuis que nous sommes ensemble, avez-vous cessé de me parler des douceurs de je ne sais quelle liberté qui n'est que chimère ? Qui est-ce qui m'a conseillé de ne me marier jamais ? [...]

Lucile. Eh pourquoi donc vous êtes-vous efforcée de me persuader que je l'aimais ? D'où vient me l'avoir répété si souvent que j'en ai presque douté de moi-même ?

Lisette. C'est que je me trompais.

Lucile. Vous vous trompiez. Je l'aime ce matin, je ne l'aime pas ce soir. Si je n'en ai pas d'autre garant que vos connaissances, je n'ai qu'à m'y fier, me voilà bien instruite. Cependant, dans la confusion d'idées que tout cela me donne à moi, il arrive, en vérité, que je me perds de vue. Non, je ne suis pas sûre de mon état ; cela n'est-il pas désagréable ?

Lisette. Rassurez-vous Madame ; encore une fois vous ne l'aimez point.

Lucile. Vous verrez qu'elle en saura plus que moi. Eh ! que sais-je si je ne l'aurais pas aimé, si vous m'aviez laissée telle que j'étais, si vos conseils, vos préjugés, vos fausses maximes ne m'avaient pas infecté l'esprit ? Est-ce moi qui ai décidé de mon sort ? Chacun a sa façon de penser et de sentir, et apparemment que j'en ai une ; mais je ne dirai pas ce que c'est, je ne connais que la vôtre. Ce n'est ni ma raison, ni mon cœur qui m'ont conduit, c'est vous. Aussi n'ai-je jamais pensé que

des impertinences. Et voilà ce que c'est : on croit se déterminer, on croit agir, on croit suivre ses sentiments et ses lumières, et point du tout ; il se trouve qu'on n'a qu'un esprit d'emprunt, et qu'on ne vit que de la folie de ceux qui s'emparent de votre confiance (1124-1125).

Même en cas d'échec, il y a de multiples façons pour avoir toujours raison. Le fait de s'en prendre aux autres, au lieu d'essayer d'y voir plus clair en soi-même, en fait partie. Avant la fin de la pièce, Lucile se sent perdue dans l'entreprise qu'elle a proposée. Désespérée et humiliée, elle cherche l'origine et le responsable de ses déboires, pour se sortir de cet échec. Lisette est la coupable idéale, désignée en toute mauvaise foi par Lucile : c'est à cause de sa mauvaise influence que Lucile se retrouve aujourd'hui dans cette situation sans issue. Pourtant, on sait parfaitement que c'est Lucile, elle-même, qui est l'origine de toutes ses mésaventures. Le fait qu'elle nie cette évidence est évidemment la preuve manifeste de sa mauvaise foi. Celle-ci provient notamment de son orgueil, de sa vanité, de sa jalousie, mais aussi de son inconstance. En effet, dans ce discours, Lucile change complètement sa façon de penser. Non seulement elle n'a plus les mêmes idées sur le mariage, sur la valeur de la liberté, mais – ce qui plus est – elle n'est plus du tout sûre d'elle-même. Elle se sent perdue, confuse, mais elle décharge sa responsabilité en accusant Lisette de l'avoir manipulée. Pour s'en sortir ou pour se déculpabiliser totalement, elle emploie une maxime : « il se trouve qu'on n'a qu'un esprit d'emprunt, et qu'on ne vit que de la folie de ceux qui s'emparent de votre confiance. » S'appuyant sur la valeur universelle de cette maxime, Lucile se présente comme une victime de la faiblesse de la nature humaine. Sa mauvaise foi lui fait dire que l'unique cause de son aveuglement est d'avoir trop de confiance en autrui. Ce faisant, elle empêche le surgissement possible de son autocritique et favorise la fuite de toute responsabilité chez Lucile. Même si celle-ci est consciente de la fausseté de son discours, elle ne se divise pas entre le mensonge et la vérité, au contraire, le mensonge véridique la consolide et la rend unifiée plus que jamais.

Ainsi, il semblerait qu'il y ait une dualité de conscience chez lui. Sa particularité est que ces deux consciences sont souvent contradictoires mais qu'elles ne se contredisent pas. Pour autant, pour Sartre, cette dualité ne représente pas un dédoublement de conscience ou d'identité. Voici son explication : « [...] la dualité du trompeur et du trompé n'existe pas. La mauvaise foi implique au contraire par essence l'unité d'une conscience. » (Sartre 83) La spécificité de la mauvaise foi est qu'elle exerce une double activité : dissimulation et monstration. C'est pourquoi l'être de

mauvaise foi peut réussir à se mentir à soi tout en paraissant sincère. Son unité de soi est à la fois compacte et opaque pour lui-même. Chez Lucile, cette force unifiante et aveuglante de la mauvaise foi, se traduit par le fait que, paradoxalement, sa « conscience de soi » empêche sa « connaissance de soi ». Pour mieux comprendre la mauvaise foi de l'inconstance, nous allons voir à présent quelques autres pièces de Marivaux.

3. L'inconstance

L'inconstance est l'une des caractéristiques de la nature humaine, que Marivaux évoque souvent dans son théâtre, comme, par exemple, dans *La Double inconstance*. Cette pièce entend dépeindre l'inconstance des deux sexes, mais, en fin de compte, l'inconstance féminine y occupe plus de place. La protagoniste, Silvia, femme de la campagne, tient toujours des discours qui semblent de bonne foi et de bon sens. Lucide, elle reproche, par exemple, à la prétendue « bonne société » le manque de vertus telles que « la fidélité, la probité, la bonne foi. » Pour autant, est-elle totalement sincère ? En effet, tout en possédant le genre de qualités dont elle souligne l'importance - pudeur, droiture, fidélité - Silvia trahit un sentiment d'amertume lorsqu'elle évoque devant Flaminia l'assurance et le pouvoir de séduction des autres femmes, bien plus frivoles qu'elle. Par là, elle montre un désir inavoué d'être comme elles. Sa modestie apparente est donc fausse⁹, et cache une sorte de mauvaise foi : Silvia, elle aussi, aurait envie d'être libre en amour, mais son tempérament réservé et ses scrupules l'en empêchent et l'obligent à tenir son rôle de femme fidèle.

En réalité, très tôt, avant de se séparer d'Arlequin, Silvia a rencontré quelqu'un, le Prince déguisé, qui lui a plu. Elle refuse néanmoins les avances du Prince, au nom de la fidélité. Ce refus est pourtant loin de

⁹ Marivaux s'intéresse beaucoup à la question de la fausse modestie. Voici son constat : « Nous ne manquons pas de gens qui croient être modestes, et qui le croient de bonne foi ; ils le paraissent même, à ne regarder que la superficie de cela. Mais examinez-les d'un peu près ; celui-ci ne se loue point, par exemple, n'ayez pas peur qu'il se vante d'avoir la moindre qualité, il n'oserait presque dire qu'il est un honnête homme, il ne se sert là-dessus que de phrases mitigées, encore les bégaye-t-il ; il est bon, il est généreux, il est serviable, franc, simple, il est tout cela sans en avoir jamais dit un mot. Oh ! c'est qu'il vous trompe ; il l'a dit, et le dit toujours ; car toujours il vous fait remarquer qu'il ne le dit point. » (Marivaux, *Journaux et œuvres diverses* 313).

prouver une vertu inébranlable.

« Silvia. Mais ne suis-je pas obligée d'être fidèle ? N'est-ce pas mon devoir d'honnête fille ? et quand on ne fait pas son devoir, est-on heureuse ? Pardessus le marché, cette fidélité n'est-elle pas mon charme ? Et on a le courage de me dire : Là, fais un mauvais tour, qui ne te rapportera que du mal, perds ton plaisir et ta bonne foi. Et parce que je ne veux pas, moi, on me trouve dégoûtée. » (Marivaux, *Théâtre complet* 336-337).

En considérant la fidélité comme un devoir et l'accomplissement de ce devoir comme un garant du bonheur, Silvia se met dans la position paradoxale de « trompeuse trompée », victime de sa conception de fidélité. Elle croit à son propre mensonge. Elle instrumentalise pour ainsi dire sa fidélité et n'est que trop consciente du « charme » que celle-ci lui procure. Mais ce plaisir d'être fidèle est un peu forcé ou, autrement dit, il est de mauvaise foi. En effet, vouloir respecter ce devoir superficiel, au détriment de son désir profond peut-il la rendre véritablement heureuse ? A force de se rappeler en permanence la fidélité à ce devoir vertueux, Silvia crée en elle une frustration secrète. Son besoin instinctif de coquetterie et de vanité, nié par sa rationalité et sa morale, la condamne sans cesse à la mauvaise foi. Dans l'acte II, scène IV, Flaminia demande à Silvia d'essayer un vêtement offert par le Prince :

Silvia. Tenez, l'étoffe est belle, elle m'ira bien ; mais je ne veux point de tous ces habits-là, car le Prince me veut en troc, et jamais nous ne finirons ce marché-là.

Flaminia. Vous vous trompez ; quand il vous quitterait, vous emporteriez tout ; vraiment ; vous ne le connaissez pas.

Silvia. Je m'en vais donc sur votre parole ; pourvu qu'il ne me dise pas après : Pourquoi as-tu pris mes présents ?

Flaminia. Il vous dira : Pourquoi n'en avoir pas pris davantage.

Silvia. En ce cas-là, j'en prends tant qu'il voudra, afin qu'il n'ait rien à me dire (342).

Ce passage peut paraître anodin par rapport à l'ensemble de la pièce, mais il révèle significativement la vanité et l'inconstance de Silvia ainsi que sa mauvaise foi. Le fait est que tant son refus que son acceptation des vêtements illustrent, tous les deux, sa mauvaise foi. Les habits offerts par le Prince plaisent à Silvia et ils lui conviennent bien. Elle se doit, néanmoins, de les refuser pour une raison morale : ne pas être « achetée » par le Prince. Mais ce refus n'est ni sincère, ni inébranlable. A la suite de l'encouragement de Flaminia, Silvia a vite fait de changer d'avis. Il lui aura fallu seulement une raison légitime, venue d'une tierce personne, pour pouvoir dire oui à ces habits. En réalité, il est évident que la prétendue « réponse » du Prince,

citée par Flaminia, est celle de Flaminia elle-même, mais Silvia s'empresse de l'accepter avec une parfaite mauvaise foi en se donnant aisément bonne conscience. Elle a besoin de ce discours de Flaminia pour échapper à son autocensure et pouvoir ainsi changer d'avis rapidement, et surtout pour cacher son désir inavouable de posséder ces habits. L'attitude changeante de Silvia résulte de la confusion inhérente à la mauvaise foi, laquelle garde une compréhension obscure du but à atteindre en tant qu'il est simultanément désiré et défendu.

La dernière réplique de Silvia, « j'en prends tant qu'il voudra, afin qu'il n'ait rien à me dire » représente la quintessence de sa mauvaise foi ; celle-ci lui permet d'accomplir deux buts - être fidèle et posséder les habits - et constitue un compromis parfait entre deux désirs contradictoires. Rappelons que, selon Sartre, l'être de mauvaise foi est unifié, et non divisé, par sa double conscience opposée : « Quelle unité trouvons-nous dans ces différents aspects de la mauvaise foi ? C'est un certain art de former des concepts contradictoires, c'est-à-dire qui unissent en eux une idée et la négation de cette idée. » (Sartre 91)

Déstabilisée une nouvelle fois par Flaminia, Sylvia est de plus en plus incertaine de son amour pour Arlequin et préfère rester évasive :

Silvia. Je ne puis que dire ; il me passe tant de oui et de non par la tête, que je ne sais auquel entendre. D'un côté, Arlequin est un petit négligent qui ne songe ici qu'à manger ; d'un autre côté, si on me renvoie, ces glorieuses de femmes feront accroire partout qu'on m'aura dit : Va-t'en, tu n'es pas assez jolie. D'un autre côté, ce monsieur que j'ai retrouvé ici... (Marivaux, *Théâtre complet* 354).

Lorsqu'elle parle de sa rencontre avec le Prince déguisé, elle avoue :

Silvia. Je vous le dis en secret ; je ne sais ce qu'il a fait depuis que je l'ai revu ; mais il m'a paru toujours si doux, il m'a dit des choses si tendres, m'a raconté son amour d'un air si poli, si humble, que j'en ai une véritable pitié, et cette pitié-là m'empêche encore d'être la maîtresse de moi.

Flaminia. L'aimez-vous ?

Silvia. Je ne crois pas ; car je dois aimer Arlequin (354).

D'après cet aveu, on sait que Silvia balance entre Arlequin et le Prince. Elle ne cesse de recourir à la mauvaise foi comme à une échappatoire. Celle-ci lui permet en effet de résoudre son dilemme, de dévier de ce qu'elle pense ou désire vraiment. Encore une fois, l'usage qu'elle fait de la mauvaise foi correspond bien à la définition de Sartre : elle représente une fuite devant la liberté du choix. Silvia ne sait pas choisir ou bien elle se sent

obligée de faire un mauvais choix. Mais ce qui est intéressant à soulever, c'est que la mauvaise foi de Silvia a une nature transcendante. Le mot « pitié » qu'elle emploie dans la réplique ci-dessus est ainsi à entendre dans ce sens-là. Par cette transcendance-là, Silvia échappe à ce qu'elle est véritablement : une femme vaniteuse et inconstante ; et cherche à être ce qu'elle n'est pas : une femme fidèle. Comme le dit Sartre, le travail de la mauvaise foi consiste à « construire la réalité-humaine comme un être qui est ce qu'il n'est pas et qui n'est pas ce qu'il est. » (Sartre 93).

Le thème de l'inconstance se trouve encore dans d'autres pièces de Marivaux, notamment, *La Dispute* et *L'Heureux Stratagème*. Par rapport à Silvia de *La Double Inconstance*, la Comtesse, l'héroïne de *L'Heureux Stratagème*, représente une femme qui assume pleinement, et en toute conscience, son inconstance. Voici une conversation entre La Comtesse et sa servante, Lisette, à propos de son infidélité :

Lisette. Que vous avez le cœur inconstant ! Avec autant de raison que vous en avez, comment pouvez-vous être infidèle ? car on dira que vous l'êtes.

La Comtesse. En bien ! infidèle soit, puisque tu veux que je le sois ; crois-tu me faire peur avec ce grand mot-là ? Infidèle ! ne dirait-on pas que ce soit une grande injure ? Il y a comme cela des mots dont on épouvante les esprits faibles, qu'on a mis en crédit, faute de réflexion, et qui ne sont pourtant rien.

Lisette. Ah ! Madame, que dites-vous là ? Comme vous êtes aguerrie là-dessus ! Je ne vous croyais pas si désespérée : un cœur qui trahit sa foi, qui manque à sa parole !

La Comtesse. Eh bien, ce cœur qui manque à sa parole, quand il en donne mille, il fait sa charge ; quand il en trahit mille, il la fait encore : il va comme ses mouvements le mènent, et ne saurait aller autrement. Qu'est-ce que c'est que l'étalage que tu me fais là ? Bien loin que l'infidélité soit un crime, c'est que je soutiens qu'il n'y a pas un moment à hésiter d'en faire une, quand on en est tentée, à moins que de vouloir tromper les gens, ce qu'il faut éviter, à quelque prix que soit (Marivaux, *Théâtre complet* 1190-1191).

Dans ce discours, la Comtesse défend l'infidélité. Selon elle, il ne faut pas considérer l'infidélité comme un crime ni la stigmatiser, car l'envie de changer est un mouvement naturel du cœur humain. Être infidèle mais sincère - envers soi et envers les autres - est mieux qu'être fidèle et menteuse. Ce plaidoyer pour l'infidélité est pourtant une espèce de

mauvaise foi qui oscille perpétuellement entre la bonne foi et le cynisme.¹⁰ En répondant à son soupirant, Dorante, la Comtesse n'hésite pas à lui donner une leçon :

La Comtesse. [...] Ce n'est pas un crime de vous paraître aimable. Est-ce de l'amour que vous voudriez que j'eusse, et que je n'ai point ? Ce n'est pas ma faute, s'il ne m'est pas venu ; il vous est fort permis de souhaiter que j'en aie ; mais de venir me reprocher que je n'en ai point, cela n'est pas raisonnable. Les sentiments de votre cœur ne font pas la loi du mien ; prenez-y garde : vous traitez cela comme une dette, et ce n'est pas une (Marivaux, *Théâtre complet* 1193).

Le rapport de la Comtesse à l'infidélité, ou plutôt sa vision des relations hommes-femmes, basée sur les mœurs de libertinage, semble aller de soi. Mais lorsqu'elle subit l'infidélité de l'autre à son tour, elle se comporte différemment. L'infidélité devient un sujet sérieux. Pour se venger de la Comtesse, qui lui prend son amant, la Marquise propose un stratagème à Dorante : ils feront croire à l'infidèle de s'attacher l'un à l'autre. Déstabilisée par cette nouvelle situation, La Comtesse se montre inconstante envers son amant, le Chevalier. En effet, avant de soupçonner la liaison entre Dorante et la Marquise, la Comtesse propose déjà au Chevalier de différer leur mariage. Elle explique :

La Comtesse. Je vous dis que ces gens-là sont outrés ; voulez-vous les pousser à bout ? Nous ne sommes pas si pressés.
Le Chevalier. Si pressé que j'en meurs, sandis ! Si le cas requiert une victime, pourquoi me donner la préférence ?
La Comtesse. Je ne saurais me résoudre à les désespérer, Chevalier. Faisons-nous justice ; notre commerce a un peu l'air d'une infidélité, au moins. Ces gens-là ont pu se flatter que nous les aimions, il faut les ménager ; je n'aime à faire mal à personne : ni vous non plus, apparemment ? Vous n'avez pas le cœur dur, je pense ? Ce sont vos amis comme les miens : accoutumons-les du moins à se douter de notre mariage (1213).

Pour être comprise du Chevalier, la Comtesse doit présenter quelque justification convaincante. La raison officielle qu'elle donne ici est évidemment fausse. On peut se demander d'où vient ce scrupule soudain

¹⁰ Cf. : « Il y a en effet une 'évanescence' de la mauvaise foi, il est évident qu'elle oscille perpétuellement entre la bonne foi et le cynisme. » (Sartre 84).

et cette bienveillance envers les autres. La Comtesse va jusqu'à avouer son infidélité qu'elle n'ait avant. En effet, il y a un double discours dans ses raisonnements. Être moins cruelle, juste et bienveillante envers les amis n'est qu'un argument trompeur. Le but essentiel de ce discours persuasif consiste à masquer son vrai souci à propos de la liaison entre Dorante et la Marquise et sa propre inconstance envers le Chevalier. La mauvaise foi cherche toujours un arrangement entre le mensonge et la vérité - surtout avec soi - pour avoir une bonne conscience.

Le changement d'attitude chez la Comtesse est radical. Dans un premier temps, elle semble se repentir en disant avoir mal traité Dorante et avoue sa vanité. Mais, au fond, elle ne se corrige pas tout à fait. Elle ne fait que transférer son mécontentement vers Lisette qui lui demande de faire quelques démarches pour récupérer Dorante.

La Comtesse. Eh ! que veux-tu que je fasse pour un ingrat qui refuse de me parler, Lisette ? Il faut bien que j'y renonce ! Est-ce là un procédé ? Toi qui dis qu'il a droit d'être fâché, voyons, Lisette, est-ce que j'ai cru le perdre ? Ai-je imaginé qu'il m'abandonnerait ? L'ai-je soupçonné de cette lâcheté-là ? A-t-on jamais compté sur un cœur autant que j'ai compté sur le sien ? Estime infinie, confiance aveugle, et tu dis que j'ai tort ? et tout homme qu'on honore de ces sentiments-là n'est pas un perfide quand il les trompe ? Car je les avais, Lisette.

Lisette. Je n'y comprends rien.

La Comtesse : Oui, je les avais ; je ne m'embarrassais ni de ses plaintes ni de ses jalousies ; je riais de ses reproches ; je défiais son cœur de me manquer jamais ; je me plaisais à l'inquiéter impunément ; c'était là mon idée ; je ne le ménageais point. Jamais on ne vécut dans une sécurité plus obligeante ; je m'en applaudissais, elle faisait son éloge : et cet homme, après cela, me laisse ! Est-il excusable ? (1231).

La Comtesse ne supporte pas avoir tort surtout aux yeux de sa servante Lisette. Elle développe une série d'arguments pour se défendre. Si elle n'a pas empêché à temps la perte de Dorante, c'est parce qu'elle n'a pas cru à la lâcheté de ce dernier. Si elle se permet d'être inconstante, c'est parce qu'elle croit fermement aux qualités humaines de Dorante et à sa fidélité hors de tout soupçon. Selon la Comtesse, Dorante, en tant qu'amant, a reçu beaucoup de considération de sa part. C'est pourquoi, à son avis, c'est plutôt elle qui devrait être fâchée. Pour la Comtesse, le détachement de Dorante envers elle est évidemment une trahison condamnable. Cet extrait montre bien l'un des mécanismes fondamentaux de la

problématique qui nous intéresse ici : la mauvaise foi de la Comtesse la pousse à se présenter telle qu'elle n'est pas et à nier ce qu'elle est. Lisette ne comprend rien à ce discours, car, soudain, la Comtesse lui apparaît comme quelqu'un de dévoué, qui, au lieu de montrer, comme à l'accoutumée, sa raison froide, montre beaucoup de sentiments.

Le comble de la mauvaise foi de la Comtesse se trouve à la fin de ce discours où elle explique à Lisette son indifférence apparente envers Dorante selon sa logique propre et dit se sentir trompée par ce dernier. Elle reproche à Dorante son ingratitude, car c'est lui qui a reçu une confiance totale de sa part. Il est évident que tout cela n'est qu'une contre vérité. Pourtant la Comtesse semble y croire fermement. Dans ce discours, elle se donne l'image d'une femme tolérante, généreuse, courageuse, compréhensive, capable de sacrifices ! On se demande comment elle a réussi à se tromper elle-même à ce point tout en sachant la vérité... Pour expliquer cela, nous pouvons nous appuyer, une fois de plus, sur les remarques de Sartre : « [...], pour celui qui pratique la mauvaise foi, il s'agit bien de masquer une vérité déplaisante ou de présenter comme vérité une erreur plaisante. » (Sartre 83). Par ailleurs, si elle réussit à détourner la vérité, à se mentir à soi, nous pouvons dire aussi que cela est largement dû à son amour propre.

Le discours de la mauvaise foi de la Comtesse, que nous venons d'analyser, est aussi digne d'être considéré comme du marivaudage par la complexité et la finesse de ses arguments. Il est incontestable que le raffinement de ce langage est au service de l'opération de la mauvaise foi et contribue à la réussite du mensonge à soi. Il faut souligner aussi que cet affect est non seulement difficile à détecter, à éviter, mais aussi à guérir pour son auteur. Dans l'extrait ci-dessous, nous allons voir comment la Comtesse y a recours jusqu'au bout de la pièce.

La Comtesse. [...] Quant à vous, Dorante, vous m'avez assez mal payée d'une épreuve aussi tendre, la délicatesse de sentiments qui m'a persuadée de la faire, n'a pas lieu d'être trop satisfaite, mais peut-être le parti que vous avez pris vient-il plus de ressentiment que de médiocrité d'amour : j'ai poussé les choses un peu loin ; vous avez pu y être trompé ; je ne veux point vous juger à la rigueur ; je ferme les yeux sur votre conduite, et je vous pardonne (Marivaux, *Théâtre complet* 1236-1237).

La Comtesse reproche à Dorante de vouloir venger son indifférence ou son infidélité. Mais pour elle ce sont des épreuves « tendres » qui sont faites avec « la délicatesse de sentiments. » Elle fait l'éloge d'elle-même en

blâmant Dorante. Elle lui reproche d'avoir mal compris sa vraie intention et souligne que c'est lui qui est le responsable du malentendu - cause de leur malheur - entre eux. Dans ce passage, la mauvaise foi de la Comtesse va crescendo et culmine dans son « pardon » généreux. On assiste ici à l'un des procédés typiques de la mauvaise foi : le renversement total des valeurs : le prétendu « ressentiment » de Dorante invoqué par la Comtesse est avant tout le sien propre, déguisé en pardon. Tout cela montre que la mauvaise foi est bien une manière de vivre pour la Comtesse. Elle est un élément essentiel de son inconstance et de ses mensonges à soi. Ici on peut encore se référer aux remarques de Sartre pour comprendre la particularité de l'état d'esprit d'un être de mauvaise foi : « On peut *vivre* dans la mauvaise foi, ce qui ne veut pas dire qu'on n'ait de brusques réveils de cynisme ou de bonne foi, mais ce qui implique un style de vie constant et particulier. Notre embarras semble donc extrême puisque nous ne pouvons ni rejeter ni comprendre la mauvaise foi. » (Sartre 84). Dans le cas de la Comtesse, on voit bien comment la mauvaise foi peut rendre un être irréprouvable et incorrigible à ses propres yeux.¹¹

4. Conclusion

Dans cet article, nous nous sommes intéressé à une forme spéciale du mensonge : la mauvaise foi et ses diverses représentations dans le théâtre de Marivaux. Afin de bien comprendre ce phénomène complexe, nous avons eu recours à la théorie de la mauvaise foi de Jean-Paul Sartre. Ce qui nous intéressait tout particulièrement dans cette théorie, c'était les rapports que la mauvaise foi entretient avec le mensonge et la vérité. Evidemment, nous sommes conscient qu'il faut être prudent dans l'application des analyses théoriques de Sartre sur les œuvres de Marivaux, vu le décalage social et culturel entre ces deux auteurs. Néanmoins, malgré ce décalage, l'approche sartrienne de cette problématique nous a semblé très éclairante pour notre étude. Cela prouve que la question de la mauvaise foi est universelle et atemporelle. Précisons tout de même que

¹¹ Cf. : « Je suis sur un plan où aucun reproche ne peut m'atteindre, puisque ce que je suis vraiment, c'est ma transcendance ; je m'enfuis, je m'échappe, je laisse ma guenille aux mains du sermonneur. Seulement l'ambiguïté nécessaire à la mauvaise foi vient de ce qu'on affirme ici que je suis ma transcendance sur le mode d'être de la chose. Et c'est seulement ainsi, en effet, que je puis me sentir échapper à tous ces reproches. » (92).

Sartre s'intéresse à la mauvaise foi principalement parce que celle-ci montre bien le néant de l'existence humaine. En revanche, en ce qui nous concerne, nous voyons dans la mauvaise foi avant tout l'un des obstacles à la connaissance de soi. Les explications théoriques de Sartre nous aident à comprendre comment l'être de mauvaise foi chez Marivaux se forge une double identité - trompeur et trompé - et surtout comment il en arrive à se mentir à soi-même. Elles nous enseignent aussi que ce qui distingue la mauvaise foi du mensonge se manifeste à travers plusieurs aspects de l'état d'esprit du « menteur » : la non-intention de mentir, la lucidité incomplète envers soi, la compréhension défaillante du mensonge, enfin la symbiose qu'entretiennent le « trompeur » et le « trompé » au sein d'un même individu. Notons aussi que, si, pour Sartre, la motivation principale de l'acte de mauvaise foi est la fuite devant la responsabilité, dans les œuvres de Marivaux, c'est surtout l'amour propre et la vanité qui en sont la cause. Evidemment, les relations amoureuses sont le domaine le plus propice à la manifestation de la mauvaise foi dans le théâtre marivaudien, mais, l'auteur essaie également de mettre en scène cette dernière à travers d'autres aspects de la vie. Le présent article n'épuise pas la problématique de la mauvaise foi chez Marivaux et nous comptons bien le démontrer dans une prochaine contribution.

En étudiant le discours de la mauvaise foi, nous pouvons constater que la langue est un outil essentiel pour sa mise en œuvre. Pour réussir à imposer ses arguments, l'être de mauvaise foi est amené à employer toutes sortes de rhétoriques susceptibles de lui donner toujours raison. La manipulation de la langue fait en effet partie des ruses de la mauvaise foi qui cherche non seulement à mentir aux autres, mais aussi à soi. En ce sens, peut-être, notre étude sur la particularité de ce discours peut-elle offrir un autre point de vue sur la compréhension du marivaudage. Dans ses *Journaux et œuvres diverses*, Marivaux attend la venue d'un monde vrai, indissociable, à son sens, de l'authenticité de la langue. Cette authenticité, en quoi consiste-t-elle ? En ceci qu'elle « n'admet point d'équivoque ; l'âme qui la parle ne prend jamais un mot l'un pour l'autre [...] » (Marivaux, *Journaux et œuvres diverses* 401). Le discours de la mauvaise foi, souvent biaisé, coïncide avec le marivaudage dans le sens où l'être prend un mot pour en signifier ou en cacher un autre. Cette langue apparaît donc comme le contraire de la transparence souhaitée par Marivaux.

Si la mauvaise foi est omniprésente chez Marivaux, c'est parce qu'elle est un vice éternel et incorrigible de l'homme. De nos jours, dans un monde où il est de plus en plus difficile d'être « sincère », la mauvaise foi prospère et se fait de plus en plus sophistiquée. En ce sens, à travers cette recherche,

nous pouvons relever une autre particularité des comédies de Marivaux : la fin heureuse de chaque comédie ne signifie pas l'élimination du mensonge. Au contraire, Marivaux nous montre que la question de la mauvaise foi est sans fin.

Bibliographie

- La Bruyère. *Les caractères*. Le livre de Poche, 1985.
- Cave, Christophe, *Journaux et théâtre : les chemins de l'éducation*, *Revue Marivaux* N°3, 1992.
- Decout, Maxime. *En Toute Mauvaise Foi*. Minuit, 2015.
- Dufour-Maître, Myriam. *Les Précieuses, Naissance des femmes de lettres en France*. Honoré Champion, 2008.
- Gilot, Michel. « Deux formes d'approches du « cœur » : l'Ecole des mères et La Mère confidente. » *Revue Marivaux*, n°3, 1992, pp. 94-104.
- Hellegouarc'h, Jacqueline. *L'Esprit de société, Cercles et « salons » parisiens au XVIII^e siècle*, Garnier, 2000.
- Marivaux. *Journaux et œuvres diverses*. Classiques Garnier, 1988.
- Marivaux. *Théâtre complet*. 1996. Classiques Garnier, 2000.
- Sartre, Jean-Paul. *l'être et le néant*. Gallimard, 1943.
- Jankélévitch, Vladimir. *Philosophie morale*. Flammarion, 1998.
- L'art de la conversation : Anthologie*. Classiques Garnier, 1998.
- Dictionnaire Sartre, sous la direction de François Noudelmann et Gilles Philippe*. Honoré Champion, 2013

Address for correspondence

Hung-Chou Chu
Center for General Education
China Medical University
No. 100, Sec. 1, Jingmao Rd.
Beitun Dist.
406040 Taichung City
Taiwan

hcchu@mail.cmu.edu.tw

Submitted Date: January 31, 2023

Accepted Date: May 29, 2023